

L'HÔTELLERIE HAUT DE GAMME AZURÉENNE, DURANT LA PÉRIODE DES TRENTE GLORIEUSES

Pierre-Jean ROMAND
Docteur en architecture

Dans la mémoire collective, l'histoire du tourisme sur la Riviera est généralement considérée comme un phénomène débutant avec l'arrivée des Britanniques, à la toute fin du XVIII^e siècle. À la fois lié au plaisir, à la douceur du climat et à l'aspect médical, le tourisme d'hiver, qui se développe durant l'ensemble du XIX^e siècle, donne naissance aux grands aménagements urbains et aux édifices qui sont la base de la forme générale de la Riviera. Nombreux sont les hôtels de la Belle Époque qui sont aujourd'hui des éléments incontournables du paysage azuréen. En un quart de siècle - marqué par deux conflits mondiaux - les tendances à la fois sociales et architecturales vont se transformer, entraînant, dès la fin des années 1940, une mutation de l'industrie hôtelière avec un impact sur les édifices dédiés. Trois tendances s'imposent alors : la fermeture administrative et la reconversion en logements ; la modification architecturale au service de la survie de l'activité hôtelière ; la construction d'un nouvel édifice.

1. LA RECONVERSION DE L'EXISTANT

Si les fermetures administratives et les reconversions qui en découlent ne sont pas isolées dans l'histoire de l'hôtellerie azurée, ce type d'évènement peut, durant les années 1940 et 1950, être considéré comme un phénomène de masse, eu égard au nombre d'établissements concernés. En effet, sur la période 1940-1955, environ 40 hôtels haut de gamme sont déclarés en faillite entre Cannes et Menton. Ces fermetures engendrent un accroissement d'un type de spéculation immobilière, basé sur la reconversion d'immeubles existants à caractère prestigieux.

Si la majorité des établissements est destinée au logement, on recense quelques cas qui témoignent d'un besoin en équipements : à Cannes, l'Hôtel des Anglais est annexé à la gendarmerie, l'Hôtel du Golf à Mandelieu assure la fonction d'Hôtel de Ville dès 1947, tandis que le Grand Hôtel du Louvre de Menton, actuelle Résidence du Louvre, devient une clinique en 1948⁷¹.

Il faut, pour comprendre ce phénomène de fermeture en masse, prendre en compte des facteurs économiques et sociaux. Avec le changement de population touristique amorcé dès les années 1920, on voit une disparation progressive de la bourgeoisie et de la grande noblesse européenne et russe ainsi que le renouvellement de la pratique touristique (les saisons estivales prennent progressivement le

⁷¹ Plus tôt, en 1932, l'ancien hôtel Métropole de Cannes Eden connut également une curieuse destinée en devenant la propriété de l'évêché de Nice. Après avoir fait office de petit séminaire, il fut vendu à un promoteur, en 1972, qui fit démolir l'ancien hôtel.

dessus sur la saison hivernale, qui ont largement contribué à la mise à mal des Hôtels-Palais⁷²). Trop spacieux, trop coûteux, en perte de vitesse, considérés comme étant trop éloignés de la mer et des lieux de distraction, ces établissements caractéristiques du tourisme hivernal des années 1860 à 1920 entament une période de difficulté financière, parfois dès la fin du premier conflit mondial, et largement amplifiée par le krach de 1929. À Cimiez, le Régina est ainsi mis à la vente dès 1935 ; mais avant lui, toujours à Nice, l'Impérial était devenu un lycée dès 1927 et le Righi avait fait faillite en 1925.

Si ces fermetures ont été très largement critiquées, notamment pour la perte d'une part de l'économie azurée, nous pouvons cependant reconnaître une forme de bénéfice architectural, dans la logique de sauvegarde du patrimoine immobilier. Peu nombreux ont été les anciens hôtels rasés pour laisser place à un ensemble d'habitation⁷³.

Les brochures publicitaires émises pour les opérations de vente par appartements célèbrent alors, de manière courante, l'ensoleillement, le calme et la majesté du quartier, le confort de l'immeuble, mais aussi les « belles lignes architecturales » ; contrastant alors avec la « modernité » que vantent les promoteurs quand il s'agit d'opérations neuves. L'aura et l'histoire des anciens palaces sont utilisés comme des arguments de vente, tant pour les nombreux appartements issus des reconversions immobilières, que pour le moindre objet évoquant le passé hôtelier. Dans *La vie des palaces, hôtels de séjour d'autrefois*⁷⁴, Émile Litschgy prend ainsi l'exemple des ventes aux enchères d'anciens palaces, et notamment ceux rachetés entre Cannes et Menton par Victor Joseph Saglia⁷⁵. Ce dernier, qui eut un contrôle complet de plusieurs opérations de reconversion, organisait ainsi, directement sur place, la vente de l'ensemble des biens mobiliers ; le public pouvant ainsi acquérir notamment l'argenterie, les lits, les véhicules, aux couleurs de l'établissement dont ils provenaient.

⁷² Sylvia Saudan-Skira, Michel Saudan, Yolande Blanc, *De l'hôtel-palais en Riviera*, Genève, Septième Fou, 1985, 145 p. L'expression est utilisée dans l'ouvrage afin de qualifier les établissements qui reflètent les codes de l'hôtellerie de stations à la fin du XIX^e siècle : taille importante et grand nombre de chambres, isolement par rapport à la ville, orientation de la façade vers le sud, présence d'un parc, présence en grand nombre de salons et salles à manger, etc., les hôtels de Cimiez étant des exemples représentatifs.

⁷³ Parmi eux, citons tout de même : à Nice, l'Hôtel du Luxembourg sur la Promenade des Anglais, démoli en 1966 ; le Palace Hôtel, rue Alphonse Karr à Nice, détruit vers 1970. Le Grand Hôtel à Juan-les-Pins, ainsi que l'Hôtel du Prince de Galles à Cannes ont été détruits, respectivement en 1973 et 1974.

⁷⁴ Émile Lyschgy, *La vie des palaces : hôtels de séjour d'autrefois*, Spéracédes, Ed. TAC Motifs, 1997, 352 p.

⁷⁵ Pour la seule ville de Menton, Victor Joseph Saglia se rendit acquéreur de l'Impérial en 1947, de l'Alexandra en 1952, du Winter Palace et de l'hôtel des Iles Britanniques en 1957, ainsi que du Riviera Palace en 1959. À Nice, il acheta notamment le Majestic, tandis qu'à Cannes, Victor Saglia prit possession de l'Hôtel de Provence et de l'Hôtel Bellevue.



Fig 1. Brochure publicitaire pour la vente par appartements du Winter Palace.
Arch. mun. Cannes, 2 S 569, fonds de l'Agence immobilière François Andrau.

D'un point de vue spatial, la distribution et l'organisation des hôtels reconvertis mènent, dans le cas d'un réemploi, à quelques aberrations. La problématique qui apparaît de manière récurrente est celle du réaménagement des espaces d'agrément (salons, salles à manger, restaurants, etc.), tant les décors et les dimensions sont un frein dans le paysage immobilier des années 1950 et 1960.

Plusieurs alternatives existent. La plus conservatrice, comme à l'Hôtel du Louvre à Menton ou au Majestic à Nice, consiste à trouver une fonction adaptée à des lieux qui deviennent alors des salles de fêtes, des locaux associatifs ou encore un nouveau restaurant, permettant ainsi de laisser en place le décor et de conserver les espaces dans leur état originel. La solution qui apparaît comme une des plus rentables est celle de la partition verticale et horizontale, brisant ainsi la lecture des décors et des proportions. Au Riviera Palace de Beausoleil, un plancher intermédiaire a ainsi été coulé dans l'ancien restaurant ; les appartements créés sur ledit plancher conservant le plafond originel dont la lecture est brouillée par la division de l'espace et la nouvelle proximité avec l'œil de l'observateur.

On assiste également à la démolition de certains espaces d'agrément quand ces derniers sont bâtis hors œuvre. C'est par exemple le cas de l'ancien Grand Hôtel de Nice ou encore du Grand Hôtel de Monte-Carlo, dont les salons ont été détruits au profit de la construction d'un bureau de Poste⁷⁶.

L'étude des plans, associée à des ouvrages et traités anciens sur l'architecture hôtelière, nous a montré que la rationalité de la distribution interne - et particulièrement la mise en place des principes de distribution tripartite et de la chambre module - a été pensée, développée et mise en application de manière progressive dans la deuxième moitié du XIX^e siècle⁷⁷. Bien que critiquée, notamment par Georges Gromort dans son *Essai sur la théorie de l'architecture*, pour son corridor sans lumière, cette disposition apparaît pourtant comme la plus adaptée à la fonction hôtelière, permettant d'obtenir un bon ratio entre surface de circulation et surface des chambres⁷⁸.

Les étages courants des anciens hôtels, quand ils sont réadaptés à de l'habitat, conservent souvent la rationalité de la distribution originelle. Cette dernière fait notamment écho à l'immeuble de

⁷⁶ Il était situé face à l'Hermitage, il s'agit de l'actuel *Palais de la Scala*.

⁷⁷ Citons notamment : Julien Guadet, *Éléments et théorie de l'architecture*, Paris, Librairie de la Construction Moderne, 1910, 4 vol. ; L. Leospo, *Traité d'Industrie hôtelière*, Paris, L. Andrau, 1918 ; Édouard Guyer, trad. de l'allemand par Henri Bourrit, *Les hôtels modernes*, Paris, V^e A. Morel, 1877, 247 p.

⁷⁸ Georges Gromort, *Essai sur la théorie de l'architecture : cours professé à l'école nationale supérieure des beaux-arts*, Paris, C. Massin, 1983, 512 p.

logement tel qu'il apparaît durant la deuxième moitié du XX^e siècle, dans sa facilité de conception et son principe d'un module répétitif. Les anciennes chambres sont jumelées entre elles, donnant des appartements en longueur, comme ce fut par exemple le cas à l'ancien hôtel Continental de Cannes.

Dans d'autres cas, la présence de plusieurs escaliers (permettant une desserte multiple des niveaux) a amené à la division des immeubles en plusieurs blocs, avec extension de certains appartements sur les anciennes parties communes, brisant ainsi la lecture de l'espace originel. Ce fut le cas à l'ancien hôtel Gallia à Cannes.

2. LES ADAPTATIONS STYLISTIQUES

À l'adaptation d'immeubles existants pour une nouvelle fonction de logement vient parfois se greffer la volonté d'une profonde modification stylistique d'une architecture préexistante. Ce phénomène est pourtant moins caractéristique de l'action d'un promoteur immobilier que de celle d'un hôtelier.

Le Gallia, situé dans le quartier de Montfleury à Cannes, fait quasiment figure d'exception. Les sévères transformations opérées sur ledit ancien hôtel sont assez importantes (destruction de la toiture, rehaussement de deux niveaux, création d'une nouvelle façade avec loggias, démolition des verrières, etc.) lui donnant un aspect plus moderne et répondant aux canons architecturaux des immeubles balnéaires des années 1960.



Fig. 2. Le Gallia. État actuel. Photo Pierre-Jean Romand.

La survie de nombreux établissements hôteliers est souvent passée par un processus équivalent à celui du Gallia, les Trente Glorieuses n'étant pas une période isolée. L'Hôtel de France et le Grand Hôtel, sur la rive droite du Paillon, ont ainsi reçu une nouvelle écriture architecturale avec abondance d'ornements, respectivement en 1910 et 1919. Le résultat s'oppose alors avec la rigueur et l'aspect plus strict des façades originelles conçues vers 1840 et 1850 suivant les règles du Consiglio d'Ornato. De la même manière, citons l'Hôtel d'Orient, bâti en 1874 à Menton, qui vit sa façade remaniée en 1925, avec un apport d'éléments néo-mauresque. La rupture stylistique des Trente Glorieuses fut ressentie comme plus marquante avec l'abandon de l'ornementation et la recherche d'une vraie modernité. Si certaines formes issues de l'Art Déco des années 1930 sont encore présentes dans les années 1950 : la douceur de l'arrondi, l'utilisation avec parcimonie de la symétrie, un relent ornemental avec une moulure réduite au strict minimum et une utilisation de la pierre en placage comme élément néo-régionaliste ; la rupture fut définitive durant les années 1960.

L'ancien Grand Hôtel de Juan-les-Pins est représentatif de la volonté de survie économique par le renouvellement, qui passe notamment par des modifications esthétiques. Premier hôtel haut de gamme élevé à Juan-les-Pins à la fin du XIX^e siècle, il connut la difficile concurrence du Provençal, du Belles-Rives et du Juana à partir de la fin des années 1920. Le Grand Hôtel de Juan-les-Pins reçut quelques aménagements notamment de confort et d'hygiène en 1928 et 1930, avant d'être rehaussé d'un niveau en 1955 et de voir son architecture profondément remaniée à l'aube des années 1960, avec la construction d'un attique avec pergolas et de balcons filants en façade. À l'instar du Gallia de Cannes, la structure et l'architecture néo-classique restaient visibles en arrière-plan, laissant penser qu'il s'agissait alors d'une démarche économique. Le Grand Hôtel de Juan-les-Pins reçoit un traitement plus typique de l'architecture balnéaire des années 1950, faisant preuve de moins de gigantisme et d'une influence des années trente encore perceptible dans certains détails, comme la douceur et la mollesse des balcons, ou encore le travail de la ferronnerie.

D'une façon plus légère et plus discrète, le Provençal de Juan-les-Pins reçut également quelques modifications vers 1965. Outre une nouvelle identité esthétique forte dans une part de la décoration, du mobilier, et des adaptations architecturales (dont l'ouverture d'une large baie vitrée), le renouvellement du Provençal tient surtout d'une prise de conscience des hôteliers sur une nécessaire adaptation de leurs établissements en matière de confort, d'hygiène et de sécurité, l'hôtellerie française souffrant alors d'un certain vieillissement.

3. LES NOUVEAUX IMMEUBLES ET ÉTABLISSEMENTS

D'une manière plus radicale, nombreuses ont été les sociétés hôtelières à faire table rase du passé architectural. Leurs actions étaient déjà critiquées à l'époque et le restent encore aujourd'hui, possiblement par esprit de nostalgie. Le Ruhl, détruit au profit du Méridien, reste un exemple encore ancré dans la mémoire collective, d'une part pour le choc stylistique entre les deux édifices, et d'autre part pour le symbole que représentait le Ruhl. Œuvre d'une figure architecturale locale (Charles Dalmas), il était le dernier grand palace de style Belle Époque bâti à Nice à la veille du premier conflit mondial. D'une manière similaire, la Jetée Promenade vient aussi réveiller la nostalgie de la mémoire collective niçoise. En 2014, la sortie d'un nouvel ouvrage à son propos, la médiatisation d'une modélisation 3D par un jeune architecte niçois⁷⁹, ainsi que la structure métallique géante créée pour les festivités de fin d'année, montrent le sentiment d'attachement de la population à certains ouvrages architecturaux évoquant une époque révolue.

Durant les années 1960 à 1970, plusieurs hôtels azuréens sont marqués par une forme de renouveau dans l'architecture.

Le Grand Hôtel de Cannes, reconstruit en 1962, vient inaugurer sur la Riviera la mixité de la programmation architecturale des Trente Glorieuses, avec une aile entièrement consacrée à une fonction résidentielle. L'ensemble se développe aux limites nord et ouest de la parcelle (l'hôtel, à l'instar du bâti originel, étant en fond de parcelle) permettant l'aménagement d'un parc le long de la Croisette, type d'implantation qui ne renouvelle pas le modèle préétabli.

Le système constructif fait appel à la technique du poteaux-poutres en béton-armé qui, s'il n'est pas à proprement parlé une révolution, permet un facile remaniement interne. L'hôtel est ainsi interprété comme une boîte reconfigurable, largement adaptée à sa fonction et ses évolutions futures.

La mise en valeur, sur un plan esthétique, du système poteaux-poutres, sa rationalité, et le remplissage des façades en verre, sont caractéristiques du modernisme des années 1960 et 1970.

La « cellule unique », qui se compose d'une chambre, d'un dressing, d'une salle-de-bains et d'une loggia, est largement développée, préfigurant la standardisation progressive des chaînes

⁷⁹ Voir l'article consacré à Mario Basso, *Nice, un architecte recrée le casino de la Jetée-Promenade* sur Métronews, 9 janvier 2014.

hôtelières⁸⁰. Se développant toujours de part et d'autre d'un long corridor central, la cellule s'oppose à l'appartement traversant de la partie résidentielle. Cette dernière s'organise selon un principe de blocs multiples, avec des paliers qui ne desservent que deux à trois logements.

En façade, la traduction de la cellule unique est une forme d'alignement systématique et monotone, dans lequel les fonctions et le système constructif réapparaissent.

Le Grand Hôtel de Cannes montre également une forme de tournant dans l'hôtellerie européenne, de par l'amointrissement des espaces communautaires. Ce phénomène est révélateur d'une époque qui connaît un raccourcissement des séjours et un engouement continu, depuis les années 1920, pour les activités extérieures estivales.

De la même manière, l'Hôtel Résidence Gray d'Albion vient marquer la Croisette par son esthétique qui s'impose comme une opposition au bâtiment originel de style néo-classique. Si on peut regretter une ambiance plus « brute » qui ressort de certains dessins originels (et une réalisation finale qui paraît plus réservée), les épais portiques du soubassement, la complexité volumétrique et les effets de terrasses successives en gradins témoignent d'une recherche d'un effet graphique qui s'adapte à cette nouvelle forme de l'hôtel balnéaire.

Le Vista, construit en 1970 à Roquebrune-Cap-Martin par l'architecte André Minangoy, fait également partie des œuvres issues d'un suremploi de l'horizontalité, exploitée en façade avec les longs balcons filants, et du travail sur les pleins et les vides à grande échelle. Dans la mise en œuvre du programme hôtelier, dans la mise en scène et le rapport paysage/bâti, le Vista conserve les caractéristiques de l'hôtel de station, tel qu'on le connaît depuis le milieu du XIX^e siècle. Il reflète cependant, dans son aspect originel imaginé par Minangoy, une volonté stylistique moderne. L'exploit technique tient ici dans le porte-à-faux sur la falaise.

L'horizontalité, et le travail plein/vide (blanc/ombre), le désir d'absence d'élément intermédiaire et le travail sur les épaisseurs de la façade sont caractéristiques. Nous les retrouvons par ailleurs sur plusieurs œuvres de l'architecte, comme Marina Baie des Anges ou Séréna à Cimiez.

Le Méridien de Nice reprend, sous une forme plus urbaine, le travail sur l'horizontalité, avec une composition générale des façades qui adopte un schéma classique : soubassement, étages, attique. L'utilisation totale de la parcelle, l'absence de jeu de volume et de travail plastique donnent cependant à l'ensemble une certaine monotonie.

Le travail sur l'horizontalité appliqué sur le Méridien n'est pas sans rappeler le Splendid reconstruit à Nice en 1963. Ce dernier se détache par le traitement de l'angle entre la rue Gounod et le boulevard Victor Hugo, en mettant en œuvre une façade rideau toute hauteur et un jeu de volumes avec apparition d'un large mur plein permettant à la fois la création de l'entrée et l'affichage du nom de l'établissement.

Si la majorité des hôtels haut de gamme de la Riviera s'inscrit dans une mouvance témoignant d'une recherche d'une forme nouvelle de modernisme⁸¹, nous ne pouvons que constater la place importante qui est faite à l'architecture provençale puis « néo-provençale » dans le paysage azuréen. Parfois analysé comme une réaction face à l'internationalisation de l'architecture, le caractère provençal (qui tient de la tradition locale) va peu marquer l'hôtellerie de luxe. Construits dans le goût *parisien* et *Belle Époque*, les hôtels du XIX^e et des premières décennies du XX^e siècle ne retiendront que certains matériaux et éléments stylistiques faisant appel à la tradition locale et à la Méditerranée, comme la tuile en toiture. Ce sont ces mêmes éléments que l'on retrouve ensuite sur le Provençal de

⁸⁰ Déjà en 1901, dans *Éléments et Théorie de l'Architecture*, Julien Guadet dénonçait la trop grande uniformité des hôtels « neufs » face aux opérations de réhabilitation et réutilisation d'anciens palais.

⁸¹ Plusieurs réalisations notables sur la Riviera sont à signaler : le Loew's Hôtel à Mandelieu, le Montfleury à Cannes (reconstruit en 1976 par les architectes Roger Taillibert et Eugène Lizeroy), le Grand Hôtel de Cannes (1962), l'Hôtel de la Grande-Bretagne au Cannet (1967), le Vista à Roquebrune-Cap-Martin (en 1970, par André Minangoy), le Novotel de Saint-Laurent-du-Var (1973), le Méridien à Nice (1973), le Splendid à Nice (par l'architecte Georges Xavier Marguerita, en 1963), le Mirabeau à Monaco (1975) et le Loew's à Monaco (en 1975, par les architectes Ginsberg, Weisskamp et Notari).

Juan-les-Pins, en 1927, sur le Parc Palace de Grasse, en 1929, et sur le rehaussement de l'hôtel de Provence à Cannes, en 1930. Tous trois témoignent cependant plus d'un caractère Art Déco assumé.

Avec les Trente Glorieuses, le néo-provençal s'affirme surtout comme une architecture du pavillonnaire et de l'immeuble « ordinaire ».

Le Mas d'Artigny, bâti en 1972 sur des plans de Fernand Pouillon modifiés par le maître d'œuvre, fait appel à un esprit régionaliste avec l'utilisation de techniques et matériaux locaux⁸². Dans sa volumétrie et son apparence, il affirme des particularités locales, tout en proposant une adaptation à des spécificités programmatiques qui engendrent la mise en œuvre de certains dispositifs architecturaux, comme de larges baies vitrées ouvrant sur de grandes loggias.

Conclusion

De cette courte analyse, il ressort tout d'abord les différentes phases d'évolution des Trente Glorieuses, dont le déclenchement est ce difficile réveil au sortir de la guerre, entre faillites et vieillissement de nombreux établissements, renouvellement des pratiques sociales et de la clientèle. Outre la nécessaire remise aux normes, l'hôtellerie évolue alors, d'un point de vue architectural, décoratif et commercial, entre deux tendances opposées. Il existe ainsi d'une part une radicale rupture et un modernisme affiché, et d'autre part un esprit de conservation qui va voir la transformation de nombreux hôtels en immeubles de logement ainsi que l'émergence des *Heritage Resorts*.

Les hôtels bâtis à partir des années 1960 présentent une richesse et une nouveauté stylistique qui témoignent surtout d'une recherche de finesse et de pureté, célébrant les possibilités plastiques du béton armé, permettant une meilleure lecture structurelle. Cette recherche n'en est pas moins étendue à l'ensemble des grands programmes architecturaux, du logement à l'équipement, ne faisant pas de l'hôtel un élément original sur le plan esthétique et technique.

Ce renouveau semble cependant amoindri par une fonctionnalité et une distribution en manque d'innovation, alliées à des règles sanitaires plus restrictives et une uniformité grandissante ; les grandes typologies architecturales et urbaines préétablies étant alors, à l'exclusion de toute considération esthétique, encore employées et réadaptées.

⁸² Il est signalé comme un édifice « remarquable » dans Bonillo Jean-Lucien, Telese Raffaella, Roy Eve, *Pré-inventaire du patrimoine architectural des Trente Glorieuses dans les Alpes-Maritimes*, 2008-2009.

Bibliographie

- Ascher François, Cohen Jean-Louis, Hauvuy Jean-Claude, *Luxe, habitat, confort : les références hôtelières*, rapport, LTMUPD-IFU Paris 8 ARDU, PUCA. 1987, 337. <halshs-00136183>
- Bonillo Jean-Lucien, Raffaella Telese, Roy Eve, *Pré-inventaire du patrimoine architectural des Trente Glorieuses dans les Alpes-Maritimes*, laboratoire INAMA-ENSA, DRAC de Provence-Alpes-Côte d'Azur, Conseil général des Alpes-Maritimes, 2005-2008.
- Gromort Georges, *Essai sur la théorie de l'architecture : cours professé à l'école nationale supérieure des beaux-arts*, Paris, C. Massin, 1983, 512 p.
- Guadet Julien, *Éléments et théorie de l'architecture*, Paris, Librairie de la Construction Moderne, 1910, 4 vol.
- Guyer Édouard, trad. de l'allemand par Henri Bourrit, *Les hôtels modernes*, Paris, V^e A. Morel, 1877, 247 p.
- Leospo Louis, *Traité d'industrie hôtelière*, Nice-Paris, L. Andrau, 1918, 391 p.
- Litschgy Émile, *La vie des palaces : hôtels de séjour d'autrefois*, Spéracédes, Ed. TAC Motifs, 1997, 352 p.
- Moreau Guy Junien, Moreau Catherine, *Hôtel Régina*, Nice, Serre, 1996, 95 p.
- Pevsner Nikolaus, *A history of building types*, Princeton, Princeton university Press, 1989, 352 p.
- Saudan-Skira Sylvia, Saudan Michel, Blanc Yolande, *De l'hôtel-palais en Riviera*, Genève, Septième Fou, 1985, 145 p.
- Steve Michel, *L'architecture à Nice de 1940 à 1965*, Nice, Serre, 2005, 135 p.